



HAL
open science

Compte-Rendu de Mission Archéologique à Bornéo, Est-Kalimantan Indonésie- 2004

Jean-Michel Chazine

► **To cite this version:**

Jean-Michel Chazine. Compte-Rendu de Mission Archéologique à Bornéo, Est-Kalimantan Indonésie-2004. [Rapport de recherche] Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie (CREDO). 2004. hal-02318058

HAL Id: hal-02318058

<https://hal.science/hal-02318058>

Submitted on 16 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UMR 6574		
----------	--	--

**Maison ASIE-PACIFIQUE Campus St Charles-Université de Provence
13331 Marseille cedex3 France**

Fax. 33(0)4 91 10 61 21

Mel: LIENHYPERTEXTE <mailto:credo@newsup.cnrs-mrs.fr>

credo@newsup.cnrs-mrs.fr

<http://pacific-credo.net>

Compte-Rendu de Mission Archéologique à Bornéo Est-Kalimantan Indonésie

Présenté par Jean-Michel Chazine

Préambule :

La seconde mission conjointe franco-indonésienne organisée en partenariat avec le Puslit Arkenas (Service National de l'Archéologie) de Jakarta s'est déroulée du 20 mai au 30 juin 2004, pendant laquelle, trois semaines ont été passées avec nos collègues, sur le terrain proprement-dit. Le reste du temps a été consacré, soit aux démarches administratives de régularisation avec les autorités tant centrales que provinciales puis locales, soit au travail de recensement, nettoyage et classement d'une partie du matériel déjà collecté lors des missions précédentes. Cette activité s'est déroulée à Balikpapan, principale ville de la Province de Est-Kalimantan où nous avons loué un local de stockage pouvant à l'occasion servir de bureau.

Cette mission était importante dans la mesure où, non seulement elle devait permettre d'approfondir nos relations nouvellement établies, tant avec le Service lui-même, qu'avec nos collègues indonésiens, mais aussi avec la nouvelle équipe qui venait d'être mise en place par le gouvernement central. Celle-ci, marquée par des relations établies de longue date avec d'autres collègues français présents ou intervenant en Indonésie depuis longtemps, et de ce fait remarquablement francophone, était encore cette année, particulièrement attentive à nos procédures d'action et aux résultats escomptés de nos travaux.

La capacité du nouveau Directeur, à parfaitement lire nos précédentes publications en français, constitue naturellement un avantage, tout autant qu'une stimulation à être particulièrement vigilant et attentionné.

Pour la mission de cette année, deux grottes avaient été sélectionnées, Gua Batu Aji, qui n'avait pu être étudiées l'année précédente pour des raisons d'ordre de parcours, la seconde étant le secteur de Gua Tengorak,

d'une part pour y poursuivre les travaux précédents et d'autre part, pour entreprendre de nouvelles investigations dans une des cavités proches. Celles-ci, sont plus particulièrement destinées en première estimation, à des pratiques funéraires, du fait du grand nombre de céramiques qui y sont visibles en surface.

Il avait été également prévu de retourner dans l'abri de Liang Kerim pour essayer de récolter le maximum de tessons complémentaires de l'exceptionnelle grande jarre funéraire qui y avait été découverte l'année précédente par LH. Fage et ses guides lors de leurs prospections systématique des environs (Voir rapports MAE de 2002 et 2003).

Si nous avons bien pu nous rendre à Batu Aji et y entreprendre les investigations prévues, la seconde partie du programme sur Gua Tengorak a dû être modifiée. En effet, les importantes pluies des semaines précédentes avaient rendu impossible la remontée de la rivière Marang au-delà d'un certain seuil. Nous avons donc changé notre programme et choisi de nous investir dans l'étude d'un autre grand complexe de grottes déjà repéré et évalué pour son intérêt, celui de Gua Keboboh (voir carte de situation).

Ce dernier choix, de recours, fut finalement très favorable, puisqu'il permit notamment, à nos collègues indonésiens, d'avoir la chance de découvrir les deux premières sépultures in situ, jamais trouvées dans cette partie de Bornéo. Une découverte que nous attendions patiemment depuis de nombreuses années et qui manquait manifestement pour les tentatives de reconstitution du passé de cette région.

Recherches menées à Gua Batu Aji:

Ce site, le plus méridional du massif, se développe le long de la rivière Marang, au pied du massif de pitons karstiques des Monts du même nom. Il comprend à sa base inférieure, quelques très petits abris sous surplomb. Ceux-ci, de quelques mètres carrés de surface seulement, ont apparemment servi de bivouacs temporaires pour des chasseurs ou aux temps des premières collectes de nids d'hirondelles. Les mini-carottages qui y ont été effectués ont montré qu'en dehors d'une mince couche cendreuse superficielle, le substrat était stérile.

Actuellement, un campement fixe a été installé au pied de la falaise où, le ramassage s'effectue 24 heures sur 24, par 6 à 8 collecteurs qui se relaient en permanence. Il y a en effet, à près d'une centaine de mètres plus haut, une très grande et profonde grotte, très prolifique en nids. Selon les informations qu'on nous a fournies, un puits plus de 70m de vide rejoindrait le niveau de la rivière en contre-bas.

Le pied de la falaise lui-même s'élève peu à peu en s'éloignant de la rive et présente quatre autres cavités de plus grande importance. Seule la première, à une dizaine de mètres de hauteur, est manifestement sèche et

se prolonge à son aplomb vertical par une succession de salles de plusieurs mètres d'axes. Les autres cavités qui s'échelonnent sur une cinquantaine de mètres au pied de la falaise, sont constituées de galeries très humides mais qui comprennent quelques diverticules étroits, surélevés et assez secs, dans lesquels nous avons observé en 2002, quelques tessons de céramiques simples, non décorées et des débris pulvérulents d'os humains (voir plan de situation). Aucune autre trace d'occupation ou d'activité n'était visible en surface.

C'est donc à partir de la seconde cavité que nous avons choisi d'entreprendre nos investigations. D'abord dans un premier abri sous-roche très petit (BAJ1), simplement placé sous un surplomb qui, malgré un assez fort pendage général, présentait une petite surface plane, protégée par un bloc de roche de plusieurs mètres cube. Un peu en dévers et à une dizaine de mètres au-dessus de ce minuscule abri, se trouve une salle d'une dizaine de mètres de longueur par 5 à 6 m de large, plane et sèche qui débouche d'un côté sur une large plate-forme à 3m en contrebas et de l'autre, sur une galerie qui pénètre dans la falaise et se développe en un petit réseau. Cette galerie, avec un pendage élevé qui la rend peu, sinon inutilisable par l'irrégularité des blocs ou des aspérités qui la remplissent, ne présente aucun sol d'accumulation et, même si elle a pu être utilisée comme habitat avec des plates-formes, comme on a pu en voir à Palawan au Philippines, aucune trace n'en subsiste plus actuellement.

Un micro-carottage, rapidement effectué lors de notre escale en 2003, avait livré un peu de matériel céramique et lithique dans l'un et l'autre de ces deux abris.

Aussi, ce sont sur ces deux emplacements ainsi que la plate-forme adjacente de la partie supérieure qui ont manifestement un sol d'occupation, où l'on a implanté des sondages.

La plate-forme intermédiaire (BAJ2) a été fouillée par nos collègues indonésiens, Nazrudin et Pambang, sous la direction de Jatmiko, qui y ont implanté deux sondages de 1m x 1m (voir photo). La plate-forme en contrebas (BAJ3) a été étudiée par Julien Espagne, dont on trouvera le rapport plus loin.

Un tout petit replat de quelques mètres carré seulement mais bien sec, avait attiré notre attention lors de la mission précédente. Un mini-carottage avait livré un peu de matériel hétérogène (osseux, lithique et céramique) dans une couche très cendreuse.

Ce petit replat, se déverse par une pente de plus de 45° dans un puits d'une dizaine de profondeur (voir photo), obstrué en sa partie inférieure par une chatière. Ne s'étant pas totalement bouché au cours du temps, on peut penser qu'il se déverse dans une galerie qui doit avoir son évacuation propre par un cheminement souterrain, probablement vers la rivière Marang. Ce phénomène géologique est assez fréquent aux pieds des pinacles à cones

karstiques de la région, où l'on rencontre un cours d'eau souterrain qui draine les écoulements souterrains vers le lit de la rivière principale (voir schéma de principe des cônes à karst). Cette configuration a également été rencontrée dans le complexe de Keboboh, ainsi qu'on le décrira plus loin.

BAJ1:

Le site est un abri sous roche relativement petit, situé tout à fait en pied de falaise, de moins de 6m de profondeur de surplomb. Il est cependant à une vingtaine de mètres au dessus de la terrasse alluviale et dispose d'une vue assez étendue sur la rivière et l'espace environnant. La seule surface plane est en aval d'un gros bloc rocheux, et ne fait que 2,5m de large et moins de 4m de long à cet endroit. A priori, cela ne pouvait être un site d'habitat bien important, vu l'exiguïté du lieu. Aussi, mon intention originelle était-elle de vérifier si on avait utilisé la face inférieure du bloc rocheux et le replat pour implanter un foyer, et dans ce cas, de l'étudier plus particulièrement.

Un sondage de 2m x2m fut implanté qui venait au contact du bloc. La première couche de 5 à 15cm, extrêmement cendreuse et même charbonneuse, indiquait une utilisation répétée et des traces de foyer en cuvette. Plusieurs tessons de céramique et des déchets alimentaires osseux plus ou moins récents voisinaient avec des os manifestement récents. Avant d'être refermé, le sondage fut alors poursuivi sur une quarantaine de cm dans une couche non remaniée et stérile, avec l'intention de vérifier, voire confirmer, l'absence d'une autre couche d'occupation, compte-tenu du contexte géomorphologique. En fait, cette couche stérile qui atteint au moins 45cm d'épaisseur surmontait pourtant une couche d'occupation caractérisée par un peu de céramique, des vestiges osseux et lithiques et des amas charbonneux. Ensuite, des témoins d'occupation ont ainsi été successivement trouvés jusqu'à la profondeur tout à fait insoupçonnée de... 2m! Et encore, n'est-ce qu'à la fois par manque de temps et par mesure de sécurité que le sondage devenu trop dangereux sans étayage, a été interrompu (voir photo).

De fait, à partir du moment où le sondage en gagnant en profondeur, avait confirmé une occupation régulière, même si la stratigraphie montrait qu'elle avait dû être discontinuée, se posait la question de comprendre comment un si petit endroit avait pu avoir été occupé pendant une si longue période et, comment un tel remplissage avait pu être généré.

Une observation plus attentive des lieux et justement, de la géomorphologie et du relief du site permit alors d'avancer une explication.

En fait, le plafond situé en amont de l'abri qui à l'origine était beaucoup plus vaste s'était effondré. Un des blocs qui le constituait a un peu roulé sur le replat et formé le bloc rocheux contre lequel le sondage a été appuyé. En même temps, les débris de la voûte supérieure se sont effondrés dont une

partie s'est déversée le long des pentes tant intérieure qu'extérieure. Le résultat est qu'une toute petite partie de cet abri a été protégée et a conservé sa surface originelle, alors que tout le reste, mesurant environ 15m x 6m était et est resté complètement enfoui sous des mètres cube de déblais. Une fois réévaluée à des proportions plus importantes, la taille de cet abri peut justifier l'épaisseur de la stratigraphie qui dépasse 2m (voir plan de situation). Elle indique pour le moins, une utilisation particulièrement étendue dans le temps. C'est jusqu'à présent la plus importante épaisseur de sédiments anthropiques que nous ayons rencontrée dans cette partie de Bornéo.

En attendant les résultats de quelques datations qui sont en cours, correspondant aux principales couches rencontrées, on peut déjà comparer avec la profondeur des sondages de Gua Tengkorak. Là, une couche d'occupation située à 85cm de profondeur avait été datée 7.500 av. le présent (CR 2001 et 2002). Le sondage dans la couche stérile sous-jacente y avait été poussé alors jusqu'à 1,30m. Une simple transposition -toutes choses égales par ailleurs- permet de penser que l'ancienneté de cet abri de Batu Aji pourrait être largement supérieure. Bien que l'on sache à partir d'autres observations en Insulinde, que les vitesses de remplissage ou d'accumulations dans les grottes et cavités puissent varier dans des proportions surprenantes, et produire des épaisseurs de plusieurs mètres, une grande ancienneté serait ici tout à fait plausible.

La stratigraphie rencontrée montre un litage régulier des témoins archéologiques qui correspondent à des occupations successives non remaniées et alternant avec d'assez longues périodes d'abandon (voir photo). L'état de sécheresse du site est manifeste car on n'y trouve pas les interstrates habituelles riches en coquilles, quand ce ne sont pas des sous-couches indurées par les coulées de calcite.

Le premier niveau enfoui, rencontré à 45cm de profondeur contient quelques tessons de céramiques. Ils proviennent d'une zone non décorée de la céramique, ce qui ne veut pas dire que la céramique originelle elle-même n'était pas décorée. L'observation du dégraissant et des techniques de cuisson qu'on peut en déduire, ne fournissent pas de précision complémentaire. Le fait est qu'après la profondeur de 70cm, on ne trouve plus du tout de céramique, ce qui indiquerait un âge au minimum supérieur à 3.000-3500 ans, par comparaison analogique avec les dates estimées d'arrivée de la technique céramique due au contact des Austronésiens.

Au total, sur l'ensemble de Batu Aji, ce sont 101 tessons qui ont été recueillis, dont...., en stratigraphie. La répartition des fragments décorés ou non, n'est pas encore significative dans la mesure où une majorité a été trouvée en surface ou en sub-surface remaniée. On a cependant noté, la découverte de deux tessons décorés, non seulement d'un motif typique de certains Lapita, mais en plus, celui-ci a été manifestement réalisé avec un

outil indenté (voir photo). Cette similitude m'a été bien confirmée par A. Noury (comm. Pers., juin 2004), comme on peut le voir sur les images de tessons provenant de Nouvelle Calédonie et des Fiji (voir photo). Cette similitude de thèmes et de technique, complète et s'ajoute aux observations effectuées sur la "giga" céramique "proto-Lapita" de Liang Kairim, comme on le verra plus loin.

Complexe des cavités de Keboboh:

Cet ensemble de grottes, abris sous-roches et cavités multiples, avait commencé à faire l'objet d'investigations lors des missions de 2003. Il s'étend à l'horizontale dans une avancée du massif, sur près de 500m de long, et présente une série d'au moins quatre grandes ouvertures en pied de falaise (voir plan de situation). Le réseau se développe également en hauteur et l'on a pu distinguer nous-mêmes au moins trois niveaux de ramifications où des vestiges anthropiques ont été trouvés en grande quantité. Il existe d'autres niveaux au-dessus, auxquels nous n'avons pas eu accès, car ils sont utilisés par les cueilleurs de nids d'hirondelles. Sachant par expérience (voir les rapports de mission précédents) que ce sont dans les niveaux les plus élevés du massif que les peintures rupestres ont été jusqu'à présent trouvées, nous avons interrogé les exploitants des lieux. Ils nous ont cependant affirmé qu'il n'y avait selon eux, pas de peintures sur les parois dans ces niveaux supérieurs. Une affirmation que nous devons croire sur parole jusqu'à ce qu'on puisse le vérifier par nous-mêmes.

Description et interprétations géomorphologiques:

Sur les quatre ouvertures en pied de falaise, la plus au sud, est occupée par la famille du collecteur. Comme elle se prolonge par les cavités à gîtes d'hirondelles, elle n'a pu être étudiée. Sur les deux autres, chacune très humide à cause de suintements issus du plafond, une seule a révélé quelques fragments de jarre en terre cuite et en faïence chinoise (photo). Elles correspondent vraisemblablement à des récipients disposés sous les gouttières pour recueillir de l'eau. Quelques légers grattages de surface sur un léger dôme sec situé à l'entrée n'ont rien fourni de plus.

La quatrième entrée, au débouché d'un réseau de très vastes galeries, succédant à de gigantesques salles (plus de 100m de largeur, pour plus de 50 de hauteur) comprend un étroit surplomb latéral se développant sur une trentaine de mètres. Le porche lui-même de la galerie étant en creux et recueillant toutes les eaux de ruissellement interne, n'est pas propice à une installation sur le sol lui-même. Aussi, suite à des observations des points de chute des gouttières qui avaient révélé des fragments divers d'os et de débris lithiques, c'est là qu'un premier sondage-test a été entrepris.

L'endroit, à première vue, n'était pas très engageant, et, même si quelques vestiges mobiliers étaient naturellement apparus, lessivés par quelques eaux de ruissellement ponctuelles, la surface du site lui-même, n'est pas plane du tout. Un pendage important débouchant sur une importante dépression, à l'aplomb de la falaise caractérise le site et en réduit en apparence l'habitabilité. En fait, l'observation et l'analyse géomorphologique ont permis de reconstituer l'évolution progressive de la surface et, là aussi, comme pour l'abri inférieur de Batu Aji, de constater qu'il y avait eu, à l'origine, un assez vaste abri sous le quel une occupation stabilisée a pu se développer au cours du temps.

La position de la dépression, devant l'abri, indique que l'on a eu et a encore actuellement, un soutirage permanent qui a provoqué la fissuration successive de la surface (voir photos). Celle-ci, en s'incurvant, s'est en outre régulièrement fracturée, créant des marches qui ont affaissé l'ensemble.

Le soutirage régulier qui a absorbé l'ensemble des dépôts est probablement dû à un raccordement avec la rivière souterraine qu'on entend bien ou qui, en cas de fortes pluies, déborde ponctuellement en amont. L'observation de la voûte du porche ainsi que des blocs épars devant celui-ci, suggèrent là également un affaissement de celle-ci, qui aurait elle-même fait s'affaisser une salle sous-jacente, générant une sorte de mini-doline entonnoir à son aplomb. Parmi les hypothèses possibles, en dehors d'épisodes climatiques particulièrement humides qui, soit directement, soit indirectement par les racines qui s'y développent, génèrent une fissuration importante, on peut alors repenser à l'éventualité d'une secousse sismique assez importante qui aurait provoqué des bouleversements des lieux d'habitat traditionnels. Cette possibilité apparaît assez fréquemment dans les grottes où de nombreuses colonnes stalagmitiques présentent des raccords discontinus et déjetés de quelques millimètres à plusieurs centimètres. On peut penser que certains abandons d'habitats en grottes sont directement dus à ces cataclysmes. Phénomènes impressionnants qui ont pu être vécus comme très inquiétants et mettant en doute la confiance qu'ils pouvaient avoir dans leur habitat dans les grottes. Cet épisode sismique a déjà été repéré dans d'autres cavités du Sud Est Asiatique et en particulier à Palawan, aux Philippines (voir CR MAE 1997 et 98).

Résultats des fouilles:

Les fouilles conduites par J. Espagne sur un grand sondage (2,5m x 2m) confirment la régularité de ce phénomène géologique et montrent que l'épisode qui l'a enclenché, est postérieur à l'occupation principale du site. Les deux autres sondages-tests effectués à quelques mètres vers l'ouest et en contrebas, dans une zone moins affectée par les glissements-affaissements successifs du sous-sol mais avec un trop fort pendage,

confirment une occupation discontinue. On y constate surtout, une ré-occupation de l'espace après un épisode particulièrement humide caractérisé par un plancher stalagmitique de quelques centimètres d'épaisseur qui lui-même surmonte une couche stérile qui atteint 20cm environ. Le ruissellement qui l'a produit provient d'une large fissure du plafond qui a ponctuellement déversé un flux humide très chargé en terra rossa. Il semble que selon la quantité des précipitations, les points de chute d'eau au plafond se déplacent et génèrent des amas ponctuels de terra rossa que l'on peut encore actuellement observer (voir photo).

Dans le sondage inférieur (A3), fouillé jusqu'à 130cm de profondeur, les témoins archéologiques : fragments de débitage et débris osseux, confirment des nombreuses strates d'occupation jusqu'à 90 cm de profondeur. Ensuite on a une argile jaune non remaniée et totalement stérile. La céramique, en très petite quantité (quelques tessons seulement), disparaît dès les premiers centimètres fouillés. On peut donc penser que l'influence austronésienne caractérisée dans cette partie de Bornéo essentiellement par l'apparition de la céramique, ne s'est ici, quasiment pas manifestée. Là aussi, en l'attente des datations, il est permis de penser que le principal de l'occupation aura été de type pré-austronésien.

Résultats des fouilles de J. Espagne:

Batu Aji. Secteur 3.

En contrebas du secteur n°2, étudié par nos collègues indonésiens, après un aplomb de 2 mètres, un abri rocheux de 7m de large à l'entrée et 7m de profondeur présente un sol presque horizontal. La voûte s'élève à partir du fond de l'abri et débouche à 4m de hauteur sur une courte galerie comportant des ouvertures. La paroi Ouest, qui fait la jonction entre les secteurs 3 et 2, présente une fissure verticale de 1,5 m de haut pour 15 à 30 cm de large, qui a permis le drainage de matériaux superficiels du secteur adjacent supérieur. Le sol est parsemé de blocs effondrés de la voûte présentant une plus forte concentration au centre. L'inclinaison de la pente du sol s'accroît vers l'extérieur de l'abri, pour déboucher sur la paroi verticale de la falaise. Trois sondages de 1m de côté ont été successivement réalisés, dans lesquels la même configuration stratigraphique a été rencontrée: un premier niveau organique, suivi par un deuxième niveau de limon argileux stérile dont l'épaisseur atteint 1m, selon nos observations.

Les tests ont montré que le premier niveau, constitué d'une couche cendreuse, s'étend sur toute la surface de l'abri, présentant une variation évolutive de son épaisseur. En contrebas de la fissure précédemment citée, cette couche cendreuse atteint une épaisseur maximale de 40 cm, là où s'est formé le cône de déjection de la fissure. Son épaisseur décroît en s'éloignant de la paroi Ouest, pour atteindre en moyenne 10 à 25 cm.

Le matériau pulvérulent qui compose cette couche est cendreuse, de couleur grise. Il recouvre partiellement certains blocs effondrés anciennement. Cette couche comprend beaucoup de matériels de toutes catégories. Pres de 200 pièces lithiques, une trentaine de tessons de céramique et plusieurs centaines de fragments d'os, ont été collectés dans les trois sondages. Il s'est avéré que ce niveau est très perturbé, et correspond plus à de la vidange qu'à un niveau

d'occupation stabilisé.

Le sondage 3 a montré que le niveau géologique 2 présente une épaisseur supérieure à 1m. Pour des raisons de temps, nous n'avons pas pu atteindre la base de cette couche. Celle-ci se retrouve deux mètres plus haut dans les sondages du secteur 2 et correspond au même remplissage de l'ensemble de la grotte.

Matériel lithique :

On peut souligner la grande variété des matières premières à fracture conchoïdale utilisées. Plusieurs types de silex, ou cherts, présentant un grain fin et couvrant des tonalités diverses (beige, brune, noire, grise), des variétés probables de calcédoines (notamment jaune) ou de matériaux à grain plus grenu (peut-être des quartzites ou des formations gréseuses).

Le matériel lithique provenant des trois secteurs de fouille de Batu Aji présente des caractéristiques que nous avons déjà identifiées dans d'autres sites.

Dans le secteur 2, un des deux sondages a livré notamment 4 outils sur éclats de type Kombewa, type que nous avons déjà identifié et décrit sous le terme Kutai (voir rapports MAE 2003). Extraits à partir de la surface bulbair d'un éclat nucléus, ces éclats Kutai présentent aussi des traces d'utilisation ou des retouches sur le tranchant résultant de la jonction des deux surfaces bulbaires.

Ce même type d'éclat particulier est rencontré des niveaux inférieurs (60 à 70 cm) aux niveaux supérieurs (0 à 20 cm).

Keboboh. Secteur inférieur.

Le secteur inférieur de la grotte de Keboboh présente un grand abri évoluant en galeries basses (voire plan général). Devant le porche de l'abri, une cavité enfouie a produit et continue de produire un tirage souterrain. La masse des niveaux sédimentaires a ainsi subi une série de ruptures par cisaillement vertical. Dès lors, comme le montrent les relevés de coupe, les niveaux archéologiques ne sont plus en continuité horizontale, mais disposés en marches d'escalier.

Nous avons choisi d'ouvrir trois sondages de diagnostic dans ce secteur, dont le sondage 1, mesurant 1m sur 2m, qui révèle particulièrement ce cisaillement.

Une succession de six niveaux au moins a été identifiée. Tous les niveaux contiennent du matériel archéologique, mais seuls les deux premiers niveaux 0 et 1 ont livré des vestiges céramiques.

Le niveau de surface, ou niveau 0, présente une épaisseur variant de 4 à 15 cm. De couleur brune sombre, ce niveau très compacté contient de grandes quantités de micros débris de matériels en tout genre : une trentaine de petits fragments de silex, deux tessons de céramique, des fragments d'os, de coquillage et de charbons de bois.

Le niveau 1 est épais de 5 à 15 cm avec une poche ponctuelle de 30 cm d'épaisseur. De couleur brune, il est plus clair que le niveau 0 et de texture plus meuble. À sa base, une croûte de matériau calcité-induré matérialise, sur 1 à 2 cm, la jonction avec la couche 2. Un seul tesson de céramique a été trouvé, avec quelques fragments d'os et de petits éclats de silex.

Le niveau 2, épais de 5 à 20 cm, présente une texture et une couleur similaire à celle du niveau 1. Comme pour ce dernier, on a pu noter la présence discontinue, à sa base, d'une plaque de matière calcitée en croûte, de 1 à 3 cm d'épaisseur. Cette croûte calcitée évoque les formations

rapides de planchers stalagmitiques. Les proportions et la nature du matériel rencontré sont équivalentes à celles qui sont identifiées dans le niveau 1. Aucun tessons de céramique n'y a été trouvé.

Le matériau du niveau 3 et du niveau 4 est plus pulvérulent et de couleur brun rouge. Nous avons divisé en deux niveaux une épaisseur de substrat de même nature contenant un amas coquiller de densité variable en hauteur (5 à 35 cm) constitué de *natices* et de *térèbres*, coquillages sphériques ou coniques, de 1 à 3 cm de diamètre. Une lentille cendreuse gris sombre se développe plus ou moins horizontalement au milieu de l'amas, matérialisant un changement de niveau dont nous rendons compte par cette différenciation.

Le niveau 3 présente une forte densité de l'amas. Le niveau 4 présente une diminution de la proportion de coquilles par rapport au substrat.

Ce niveau coquiller (épais de 5 à 35 cm), sur l'ensemble du sondage de 1 m sur 2m50, a livré une quantité estimée à 9000 coquilles. Cet amas se poursuit de part et d'autre du sondage.

Du matériel lithique et quelques os brûlés ont été rencontrés en position interstitielle dans l'amas en niveau 3. Le sommet du niveau 4 est d'ailleurs bien matérialisé par la présence de ces vestiges en position horizontale.

Des pierres calcaires plates présentant d'épaisses traces charbonneuses ont été trouvées dans le niveau 2 et à l'interface avec le niveau 3. Une de ces pierres située dans l'angle Sud-Est du sondage est visible sur la coupe Sud.

Le niveau 5.1 présente une texture homogène qui s'ameublît à sa base. La surface du niveau 5.2 est relativement compacte, plus résistante à la truelle, ce qui a permis de le différencier du niveau 5.1. Ces deux niveaux sont de couleur brun sombre. La position horizontale des artefacts lithiques ou osseux qui matérialise une jonction entre les deux couches, incite à penser qu'il s'agit de niveaux d'occupation distincts. Le matériel est relativement abondant dans ces deux niveaux puisqu'il représente la moitié du matériel livré par le sondage (environ 150 pièces sur 300).

Le sol géologique sur lequel reposent les niveaux décrits précédemment est de nature argilo-marneuse. Nous avons effectué une lucarne de test afin d'évaluer l'épaisseur de ce niveau géologique, mais n'avons pas eu le temps de descendre au-delà de 90 cm. Cette couche est uniquement minérale, aucun vestige d'aucune forme n'a été trouvé.

Caractéristiques techniques du matériel lithique.

Nous avons retrouvé des catégories de pièces que nous connaissions déjà dans les grottes de Batu Aji et de Keboboh. Celles-ci ont livré plus d'une trentaine d'éclats Kutai. Cette pièce technique que nous avons déjà décrite (voir rapports MAE de 2002 et notamment 2003), prend plusieurs aspects. L'éclat et le nucléus éclat Kutai présentent sur leurs avers une face conchoïdale positive. Nous avons déjà ébauché une description de ce schéma opératoire qui, selon un algorithme fractal, confère à un premier éclat le statut de nucléus. Une deuxième génération d'éclats, et parfois une troisième, est produit quasi-"généalogiquement".

Les séries lithiques récoltées lors de la mission de Mai 2004 comportent uniquement des produits de fin de chaîne car nous n'avons pas reconnu de nucléus Kutai. La série de ces pièces techniques est uniquement constituée d'éclats Kutai qui portent les traces manifestes de l'utilisation qui en a été faite.

Ces traces peuvent être des ébréchures de leurs tranchants, ou plus simplement des retouches qui ont été installées intentionnellement.

Ces pièces techniques individualisées sont présentées sur une planche (Kutai 2004). La surface Kutai de ces éclats a été soulignée par un trait d'épaisseur plus important.

La grande variété des situations de cette surface sur les éclats est à noter. On peut néanmoins constater que la situation qui domine, est l'orientation transversale de la surface Kutai par rapport à l'orientation de détachement de l'éclat lui-même.

Trois de ces éclats Kutai proviennent du sondage 2 (planche Keboboh grotte inf. sondage 2, niv. Inf. -100), dans le niveau situé sous l'épisode stratigraphique stérile, à une profondeur de 1 m. Ils sont de dimensions microlithiques : deux éclats, 5mm sur 12mm et deux d'entre eux portent une retouche affectant leurs tranchants kutai.

Un type d'outil à museau a été trouvé dans le secteur haut et la galerie de la grotte de Keboboh. Il s'agit d'un outil rappelant ceux que nous avons déjà décrits sous le terme de bédanes. Ces outils présentent un front dégagé au moyen de coches latérales qui réduisent la partie présumée active en lui donnant l'aspect d'un museau (planche Keboboh, grotte haute).

La grotte de Keboboh a livré trois exemples de pièces de types "horse-hoof ". Ces pièces, de 2 à 3 cm de diamètre, présentent des caractéristiques de grattoirs ou de rabots nucléiformes (planches Keboboh grotte inf.1.niv. 5 et 5.2. et Keboboh grotte inf. sondage 2, niv. Inf. Ouest 10-50). Le front de retouche, ou surface de débitage, est tournant, et investit au moins les deux tiers de la périphérie de ces pièces.

Le principe de segmentation sur enclume est représenté dans les séries étudiées. Deux pièces provenant du secteur 1 de Keboboh montrent des surfaces de segmentation transversales à l'axe de détachement des éclats qui les portent. L'une de ces deux pièces présente des retouches affectant les deux surfaces de segmentation de l'éclat (planche Keboboh galerie grotte médiane, S.1, 5-15).

Les séries des pièces retouchées montrent une fréquence importante (30 % de la centaine d'outils) de la retouche inverse. Cette fréquence avait déjà été notée dans d'autres séries provenant d'autres sites déjà sondés (Gua Tengkorak et Liang Jon. Rapport d'activité Nov. 2003. *Caractéristiques de l'outillage.*).

Enfin, deux éclats Kutai présentent un lustre brillant sur des portions de leurs tranchants (planche Keboboh, grotte inférieure. S.A1. niv 5.1, lustres localisés par des pointillés ronds). De telles altérations de l'état de surface peuvent être diagnostiques d'activités particulières. Certaines études tracéologiques de séries lithiques néolithiques européennes ont montré que la silice contenue dans certaines fibres végétales pouvait migrer dans les micro-interstices du silex utilisé pour les couper. Ainsi ces lustres peuvent être dus à des activités de moissonnage ou de traitement de matériaux organiques végétaux relativement souples, comme des céréales ou ceux qu'utilise la vannerie.

Perspectives.

Un prochain volet d'étude est d'ores et déjà programmé pour l'automne 2004. L'objectif de ce travail consistera en une approche typologique, technologique et fonctionnelle des industries découvertes lors des deux dernières missions de fouille. Un premier objectif de ce séjour est de réaliser l'inventaire, site par site, des systèmes techniques de traitement du silex des différents emplacements étudiés, puis si possible d'y distinguer des groupes préhistoriques.

En parallèle, un premier semestre d'étude pour l'obtention d'un PhD à l'Université Gadjah

Mada, sera consacré au travail de recensement et de compilation des sources bibliographiques disponibles sur place.

Un des objectifs majeurs de cette recherche est de contribuer à proposer une définition de la place des groupes pré-austronésiens et austronésiens de Kalimantan Timur dans l'archipel indonésien préhistorique.

Résultats des fouilles de la galerie supérieure:

Dans les niveaux supérieurs, de l'autre côté du porche central difficile d'accès sans aide artificielle, un réseau de plusieurs galeries avait livré lors des visites précédentes, plusieurs céramiques funéraires (voir CR MAE 2002) décorées d'incisions curvilinéaires. Un écrémage léger dans une galerie débouchant à mi-falaise sur des redans successifs, assez claire car disposant d'une grande ouverture, avait livré de la céramique et quelques témoins lithiques (voir CR 2002). On a donc choisi d'y implanter un sondage pour mieux déterminer les types d'activités qui s'y sont déroulées.

Un premier sondage de 1m au carré a été réalisé à peu près au centre de la galerie, après avoir constaté que les bases des parois s'incurvaient fortement vers l'intérieur et en auraient trop réduit la représentativité.

La couche d'occupation superficielle cendreuse et épaisse d'environ 10 à 12cm contient une assez importante quantité de céramiques ainsi que des vestiges osseux et lithiques. Elle surmonte une couche stérile de 5cm environ qui elle-même recouvre une couche d'occupation peu dense, de 20 cm d'épaisseur environ. A une profondeur de 40 cm, on a rencontré une couche relativement indurée au relief très irrégulier. Le nettoyage soigneux des petites fosses qui sont peu à peu apparues, a fait apparaître une répartition régulière approximativement trapézoïdale. Cette forme (voir photo et plan) fait penser à l'implantation d'un ou même plusieurs "piège à panthère" (?photo de 92). En effet, celui que j'avais pu observer lors de notre première mission à Kalimantan central en 92 (voir CR mission à Bornéo, CNRS) présente une structure de plan au sol identique. L'implantation de ce type de piège sur des parcours d'animaux soigneusement repérés, est classique et ils furent fréquents jusqu'à l'abandon et la dévastation de cette zone. La peau et les dents de panthère ont continué à être des objets particulièrement prisés comme parures de prestige pour les populations autochtones.

Dans la couche d'occupation la plus ancienne, on a rencontré bien localisé aussi bien dans la partie supérieure des fosses que dans la couche qui la surmonte, une importante quantité de coquilles de natices et néritines: 1100 coquilles au total, dans le rapport moyen habituel jusqu'à présent, de 4 pour 1 respectivement. Cette concentration correspond à une phase assez humide. Elle est semblable à celle observée dans l'abri inférieur, où l'on a comptabilisé 9.000 coquilles (voir photo).

La présence fréquente, sinon récurrente, de ces lits de coquilles

rencontrés quasiment partout, nous a amenés à mettre au point des formules de comptage statistiques moyennes. Pour ce faire, plusieurs échantillons d'un même volume ont été effectivement comptés d'abord sur le terrain, puis ensuite en ville où certains ont pu être pesés. Dans la mesure où nos collègues en avaient soigneusement fait nettoyer plusieurs sacs sur le terrain, la correspondance entre poids différents, à volume quasiment constant à pu être corroborée. Ainsi, en fin de compte, le pesage des collectes, nous a fourni les quantités moyennes collectées. Les valeurs moyennes varient entre 2,7g par coquille "propre" et 3,2g pour les "brutes" de fouille, soit un surpoids d'environ 20%.

Quelques tableaux en fin de rapport, donnent des indications sur les poids et donc les nombres collectés dans les différentes couches des différents sites.

On peut donc conclure à une occupation ancienne ponctuelle suivie d'un abandon assez long, puis une utilisation régulière de cette galerie jusqu'à des périodes plus récentes. Bien que située à une trentaine de mètres à mi-paroi au dessus d'une des entrées du réseau, l'accès de la grotte par cette galerie n'est pas trop difficile, que ce soit par l'intérieur des cavités du réseau autant que par l'extérieur, pour autant que la végétation soit bien présente. Ce type d'occupation et d'activités dont on a déjà observé quelques témoins lors de nos repérages précédents a une fréquence telle qu'elle correspond probablement à une phase climatique, voire un type de communauté bien particulier, dont le modèle culturel, bien qu'encore indéterminé chronologiquement, apparaît cependant bien proche de celui des chasseurs-cueilleurs. On peut en conclure, au moins en l'état de nos connaissances, que l'arrivée des Austronésiens et/ou de leur influence, n'ont pas modifié immédiatement le mode de vie "traditionnel" des communautés occupant ces lieux. Le peu de variations que l'on peut observer dans l'outillage lithique jusqu'à présent n'en est qu'un des signes tangibles.

Etude sur la méga-céramique de Liang Kerim:

Pendant la semaine qui a précédé l'arrivée de nos collègues indonésiens, nous en avons profité, Julien Espagne et moi, pour étudier plus précisément certains éléments du matériel, soit lithique soit céramique, collecté lors des précédentes missions.

En particulier, au cours de la mission effectuée avec l'équipe de spéléologues de mai 2003, la prospection systématique des cavités situées autour de Gua Tengorak avait permis aux guides de LH. Fage de découvrir incidemment de très grands tessons de céramique décorée. Aperçus d'abord dans une fissure puis extraits sans contexte archéologique, ils provenaient en fait d'une petite vire creuse située à quelques mètres au-dessus. Là, une première collecte de surface a livré plusieurs autres grands fragments décorés correspondant au col ainsi qu'à la panse. Un premier remontage qui

fournissait déjà une idée des dimensions et de ses décors exceptionnels, avait conduit LH. Fage à en proposer une image semi-virtuelle (voir photo).

Ayant pu y retourner lors de la mission précédente, un grand complément de fragments ont été retrouvés, tant sur place qu'à l'aplomb de la cavité. Le manque de temps ne nous avait pas permis sur le moment, d'avancer plus loin dans le remontage. Cette année nous avons pu commencer à procéder à la reconstitution plus décisive de cette jarre (voir photo).

Compte-tenu du contexte où elle était placée à l'origine, associée à une autre jarre relativement grande mais non décorée et surtout, de la présence exclusive de nombreux os humains, on a à faire manifestement à une jarre funéraire. Certains de nos guides, eux-mêmes anciens coureurs de grottes, se souviennent d'ailleurs qu'étant encore entière il y a quelques années, elle n'a été détruite à coups de pieds que depuis ces toutes récentes années, en particulier depuis les incendies de 1997 qui ont fait disparaître la majeure partie de la végétation environnante, laissant voir de nouvelles cavités aux chercheurs de nids d'hirondelles. L'observation des tessons montre cependant plusieurs fêlures assez anciennes (voir photo).

L'étonnement provoqué par la découverte de cette céramique est fondé d'abord sur ses dimensions dont on peut estimer, en attendant un remontage complet, la hauteur à près d'un mètre, pour un diamètre du col de 45cm environ. C'est jusqu'à présent, et à ma connaissance, la plus grande jarre de ce type trouvée, non seulement au cours de nos prospections antérieures, mais même pour tout Bornéo, Brunei et provinces Malaises incluses.

Outre sa taille exceptionnelle, les compositions des décors sont tout à fait originales, même si le principe des incisions et des décors circulaires juxtaposés ou imbriqués les uns dans les autres, avait déjà été rencontré.

La similitude apparente avec les motifs, dits "Lapita", du nom éponyme du site où les premiers fragments décorés ont été découverts en Nouvelle Calédonie, pour surprenante qu'elle soit, n'est cependant pas à exclure totalement. En effet, ce type stricto sensu de céramique qui jusqu'à présent n'a été trouvé qu'à l'Est de la Nouvelle-Guinée, alimente de vives discussions entre spécialistes concernant l'ascendance culturelle et technique qui en serait à l'origine. Bien que le "pur" Lapita soit caractérisé par l'emploi d'au moins un outil spécifique, en l'occurrence, un peigne ou un stylet indenté, la gamme d'expression des décors rencontrés est assez vaste et dépasserait ce cadre géographique.

Diverses hypothèses ont cours actuellement sur l'origine géographique sinon exacte, du moins plausible, pour ce qui est depuis une bonne décennie, devenu un "complexe culturel Lapita" (voir les différents Workshop Proceedings du "Lapita Homeland Project"). Les premières découvertes situaient cette origine, au Sud Est de la Nouvelle Guinée, plutôt dans les îles

de l'Archipel des Bismarks. Ensuite, une origine au moins culturelle, issue des zones d'émigration des Austronésiens eux-mêmes a été proposée, avec des arguments plus théoriques ou extrapolés que vraiment tangibles. Des recherches tout à fait récentes sur l'ADN de diverses espèces de rats dont on est sûrs qu'ils ont été importés avec les premiers occupants, localisent maintenant l'origine des Lapita en Insulinde, dans un secteur englobé par Sulawesi/Bornéo à l'Ouest et les Moluques à l'Est (Matisoo-Smith & Robins, 2004). L'éventualité d'une influence, si ce n'est une ascendance Lapita, attribuée à la céramique de Liang Kerim s'en trouve ainsi renforcée.

Afin d'avoir des commentaires complémentaires sur ce sujet plus spécifique, j'ai pris contact avec des collègues travaillant dans la zone et plus particulièrement sur ce sujet.

On trouvera ainsi plus loin, une brève analyse stylistique réalisée sur photo seulement, par Arnaud Noury, Océaniste ayant travaillé en Mélanésie et s'étant spécialisé justement sur les décors et les sources d'inspiration des "Lapita". Son analyse, comme on le verra, basée sur les différents motifs et leur localisation spatiale sur certaines parties de la jarre, la placerait plutôt au début de l'expansion Lapita, en lui attribuant un âge de 2.500 à 3.000 ans. Cette valeur pour une céramique dans cette zone, toute estimée qu'elle soit, est tout à fait plausible, et correspond aux précédentes données obtenues dans cette partie du Sud Est Asiatique (Bellwood, Datan, Dizon, Solheim...etc). Bien que pouvant être associée aux deux tessons trouvés à Batu Aji, et comme il s'agit ici aussi d'une collecte de surface, il faudra attendre des résultats de fouilles ou des convergences encore plus étayées pour permettre une éventuelle confirmation.

Pour notre part, nous avons plus particulièrement commencé à analyser la structure générative de reproduction répétitive des motifs juxtaposés et imbriqués les uns dans les autres.

Bien que basés sur des motifs élémentaires simples, ils sont agencés de manière précisément différentielle et placés en opposition systématique. Le jeu des alternances de "pleins" et de "vides", caractérisé par des incisions/ impressions ponctiformes est ici, utilisé sur toutes les surfaces portant un décor. De même, l'utilisation du principe des symétries "en miroir", donne aussi l'illusion d'une symétrie générale qui n'en est pas réellement une. On a là, à faire à un procédé d'illusion qui rappelle étrangement celui qui sera utilisé jusque dans les décors romains des grottes, et générera par la suite les décorations "grottesques" du quattrocento italien (), où ce sont les formes générales, mais pas les motifs qui sont symétriques.

Le motif de la rosace, produit par la succession de deux arcs de cercle de concavité opposé est ici, pleinement exploité, tout autant qu'associé au segment linéaire qui sous-tend la portion d'arc. Les alternances systématiques de "pleins" et de "vide" se retrouvent aussi bien dans les diverses réalisations de rosaces et de triangles que dans les "cabochons" de

la frise ainsi que dans les bandeaux qui délimitent les séquences principales.

On peut également observer un motif de décors disposé sous forme de frise qui est reproduit à plusieurs reprises (voir photo) et qui utilise pour ce faire, un outil particulier dont nous n'avons pas trouvé la source d'origine naturelle. Il nous semble donc avoir été conçu et réalisé exprès.

En effet, pour obtenir le motif en "x" caractérisé par l'association d'une impression et d'une légère incision, on peut penser à la combinaison de deux petits tubes (roseau, bambou ou os d'oiseau par exemple) époinés, afutés et liés ensembles. Sauf explication autre, on a à faire à un outil qui a été utilisé de manière systématiquement répétitive. On peut observer là l'ébauche du principe de la répétition. Le système du peigne à dents caractérisant la technique Lapita, ne fait que reproduire à une plus grande échelle, un motif lui-même constitué d'éléments identiques. Quant aux figurations anthropiques circulaires qui elles aussi font partie du stock de motifs fréquemment employé chez les Lapita, on a ici aussi, le motif circulaire, lui-même complexe et imbriqué, qui peut ainsi être "lu" de manière identique en plusieurs emplacements distincts (voir schéma).

La plupart des combinaisons et juxtapositions employées sur ce col de jarre avaient déjà été observées sur quelques-uns des tessons précédemment recueillis (voir CR MAE 2002 et 2003). On était loin cependant de cette exploitation systématique des possibilités combinatoires différentielles qui ont été exprimées ici. On avait bien remarqué que les décors des céramiques, presque toutes funéraires compte tenu du contexte de leur découverte, comprenaient à peu près toutes les combinaisons possibles de juxtaposition de décors, par inversion, remplissage, symétrie, ou déformations. Les décors de cette céramique dans ce cas, y ont concentré les capacités à la fois créatrices et d'économie de leur auteur, et ce, uniquement à partir d'éléments géométriques. Ainsi que A. Noury le suggère, on devra également par la suite, prendre aussi en compte, la disposition relative elle-même des motifs, qui n'est probablement pas due exclusivement à des motivations d'habitudes ou esthétiques.

On doit noter qu'à Batu Aji, deux petits fragments présentant quasiment rigoureusement les caractéristiques des décors géométriques Lapita ont également été trouvés cette année (voir photo). On peut constater sur la photo, à quel point leur similitude avec des tessons originaires de zones classiquement décrites comme "Lapita" (qui avaient ravivé nos souvenirs de Nouvelle Calédonie notamment), est remarquable; et ce, jusqu'à l'utilisation du pointillé, caractéristique de la technique Lapita. Là aussi, malheureusement ils proviennent d'un contexte remanié et ne peuvent donc être encore datés directement eux non plus. Cette similitude est cependant frappante et laisse penser que les prochaines fouilles dans ces secteurs seront prolifiques et apporteront des éléments de réponses à cette extension envisagée, mais non encore véritablement définie ni localisée.

Il reste que cette découverte est tout à fait exceptionnelle et qu'elle confirme que, concernant les techniques et les décors de la céramique en terre cuite, cette partie extrême orientale de l'île de Bornéo complète sans hiatus, les découvertes de nos collègues et prédécesseurs anglo-saxons, ayant œuvré depuis longtemps maintenant, dans les provinces Malaise et à Brunei.

Analyse sur photo de A. Noury:

(Voir le fichier joint: Liang_Kairim_Noury3.pdf)

Rapport préliminaire:

Introduction

Les décors de la poterie découverte à Liang Kerim (Bornéo) par L.H. Fage et qui m'a été présentée par J.M. Chazine, responsable de l'équipe archéologique du Kalimantan, présente certains aspects caractéristiques des décorations des céramiques en Asie du Sud-est datées du premier millénaire avant J.C. Mais ces décors présentent surtout des caractéristiques que l'on peut rapprocher des décors céramiques du Complexe Culturel Lapita, apparu en Océanie entre 3300 et 2700 BP environ.

Les décors lapita sont des décors géométriques, réalisés à l'aide d'un peigne en bois ou en os, et dont les compositions complexes ont été retrouvées sur des poteries dans l'archipel de Bismarck (Papouasie-Nouvelle-Guinée), aux îles Salomon, au Vanuatu, en Nouvelle-Calédonie, ainsi qu'en Polynésie Occidentale (Fidji, Tonga, Samoa, Wallis). Les données archéologiques et linguistiques laissent à penser que cette colonisation du Pacifique est d'origine Austronésienne. Le foyer des 'lapita' serait donc à chercher en Asie du Sud-Est. Mais à ce jour, aucune poterie décorée lapita n'a été découverte à l'Ouest du site d'Aitape sur la côte Nord de la Nouvelle-Guinée, près de l'embouchure du fleuve Sépik.

Il est donc très intéressant, voire surprenant de retrouver relativement loin du foyer principal à l'Ouest de la Nouvelle-Guinée une poterie ancienne décorée présentant des caractéristiques "lapitoïdes".

Les décors de la poterie de Liang Kerim:

La forme de la poterie de Liang Kerim ne correspond pas aux types de formes retrouvées au Lapita. En revanche, si le type de décoration « en pointillés », caractéristique du Lapita n'a pas clairement été utilisé, les décors ont été réalisés ici à l'aide d'impressions d'un outil de petite taille (Chazine, communication personnelle, 2004), ainsi que par incisions.

Les motifs sont organisés en frises horizontales, disposées successivement de haut en bas. L'ensemble du décor se compose en haut de plusieurs frises de hauteur moyenne (quelques centimètres seulement), puis d'un grand décor de dimension plus importante. En dessous, il y a une reprise des petites frises. Cette organisation est identique à celle que l'on retrouve au cours du Lapita.

Cinq motifs sont assez facilement identifiables (figure n°1). Tous ces motifs peuvent être rapprochés des décors Lapita.

Fouilles de Keboboh 3:

Les repérages de mai 2002 dans l'ensemble du complexe de Keboboh, avaient fourni une quantité de matériel trouvé en surface remarquablement

importante. Les trouvailles s'étaient cependant concentrées dans la partie dénommée Keboboh 3. Située à une cinquantaine de mètres de hauteur par rapport à la paroi, un porche d'une dizaine de mètres de large et de haut situé sur la piste conduisant à des grottes à nids d'hirondelles (dont Gua Kurang Tahu citée dans les rapports précédents pour ses peintures) qui a aussi servi de bivouac, donne accès à une galerie. Celle-ci, d'une cinquantaine de mètres de long conduit à un autre porche plus vaste surplombant l'entrée n°2 du réseau (voir plan schématique) d'une hauteur de plus de 10m. Les recherches dans les cavités et vires supérieures de ce cul de sac donnant sur un à pic, sans véritables ouvertures ni grande lumière en dehors du matin, n'avaient alors fourni que quelques fragments de deux jarres funéraires non décorées. L'absence de témoins en surface ainsi que la disposition des lieux ne m'avaient pas paru favorables à une implantation, d'autant que le substrat rocheux affleurerait en de nombreux endroits, laissant penser que l'accumulation d'un sol –possiblement archéologique- était peu probable.

La partie de la galerie limitrophe du porche d'entrée où le sol est jonché de fragments de céramiques piétinés et écrasés, et où des objets en bronze (haches à douille, fil à bracelet et spatule) avaient été récoltés en 2002, était trop sombre pour y entreprendre directement un premier sondage.

Aussi est-ce dans le porche frontal, au pied de la colonne séparant l'entrée de la galerie, où un mini-carottage avait livré quelques tessons de petites céramiques souvent décorées, que nos collègues indonésiens ont entrepris leurs sondages. C'est là aussi qu'avaient notamment été trouvés les fragments de plusieurs petits vases à décor "cardial" (voir CR 2002). La couche d'occupation épaisse de moins de 20 cm ne se continuait ensuite jusqu'au substrat de blocs vers 50cm, que par un remplissage vide de restes anthropiques.

En fait, leur sondage originel qui à l'origine recoupait et agrandissait à une taille normale (1m x 1m) le précédent, n'a livré que peu de témoins d'activités, en dehors de ce qui s'apparente fortement à une cache de trophées de chasse. En effet ce sont au moins 12 défenses de sanglier, toutes groupées en partie sous une grosse pierre, à une trentaine de cm de profondeur, qui ont été découvertes (voir photo). Bien que l'ensemble ait été très rapidement fouillé et démonté, il a été possible de regrouper les nombreux fragments et de décompter les extrémités. Ce sont des défenses d'assez grande taille (plus de 12 cm de longueur) dont on a pu approximativement reconstituer certaines paires. Le démontage ayant été très rapide, on n'a pas pu déterminer s'il s'agit d'un simple empilement ou d'un ornement lié par de la sparterie. L'étalage plus ou moins discret de trophées de chasse est une pratique courante chez les chasseurs-collecteurs, et ce, quel que soit leur habitat. Aussi, cette accumulation, pratiquement cachée sous une pierre n'est pas habituelle et incite plutôt à

penser à un assemblage en parure. Les exemples de plastrons en défenses de sanglier portés jusqu'à maintenant par les Papous de Nouvelle Guinée notamment, en fournissent une évidente illustration C'est la première et seule fois à ma connaissance que ce type de cache est découvert, au moins à Bornéo.

En dehors de cette trouvaille intéressante, leur sondage a buté, lui aussi, vers 60cm, sur le même substrat rocheux constitué apparemment de blocs tombés du plafond. Il fut décidé alors d'agrandir la fouille sous la forme d'une tranchée longeant la paroi. Et c'est là qu'à notre grande surprise et il faut le dire, notre intense émotion commune, ils ont eu la joie de découvrir la première sépulture humaine en place (photo). Il s'agit du squelette d'un individu assez petit, probablement très jeune (7 à 13 ans ?), accroupi, en position fœtale, bras croisés sur les genoux, appuyé du côté droit, contre la paroi (voir photos). Le sommet du crane est apparu à une cinquantaine de centimètres de profondeur par rapport au niveau du sol actuel. Le squelette étant apparemment complet, il s'agit d'une sépulture primaire qui selon toutes probabilités est antérieure à l'influence austronésienne et aurait donc, en toute hypothèse au moins 5.000 ans.

Le dégagement de l'ensemble du bloc osseux auquel nos collègues ont procédé seuls, constitue une "chandelle" qui donne bien les proportions de l'ensemble. Ils n'ont observé aucun vestige matériel lors de cette mise à nu circulaire de la sépulture, et les parties du squelette perceptibles ne présentent aucun ornement visible. Une fois dégagé sur les côtés, on pouvait constater que le pied de la paroi rocheuse s'incurvait vers l'intérieur de la salle et avait réduit d'au moins 15cm l'espace disponible pour placer le corps. On a donc probablement un peu "forcé" lors de la mise en place du corps, ce qui se manifeste par une distorsion de celui-ci et en particulier de l'épaule droite qui est plus haute de plusieurs centimètres. Aucune parure n'est visible sur les parties apparentes du squelette. Nos collègues n'ont rien observé non plus dans le volume de remplissage correspondant à la fosse dans laquelle le corps avait été disposé. Ne disposant d'aucun témoin, ni a fortiori de charbon, pour obtenir une datation directe, c'est une estimation indirecte qui est seule proposée.

Après cette importante découverte, qui s'est produite l'avant veille de notre retour, et l'extension perpendiculaire de la tranchée n'ayant rien livré de plus, nos collègues ont désiré ouvrir un sondage-test dans la dernière salle, en fond de galerie.

Bien leur en a pris, car leur premier décapage de 1m x1m a rapidement livré les déchets d'un petit atelier de taille de silex associé à des restes osseux et les coquilles de mollusques d'eau douce couramment rencontrées dans les grottes. D'une façon surprenante, mais qui corroborerait cependant les réserves que j'avais émises concernant l'occupabilité à long terme de cette salle, aucun témoin charbonneux n'y a été trouvé. D'ailleurs,

l'épaisseur de la couche étant limitée par le sol calcaire de la grotte à 30cm, nos collègues décidèrent d'utiliser les quelques heures encore disponibles avant de redescendre procéder au remballage du camp, à l'extension jusqu'à la paroi rocheuse adjacente de leur sondage (voir photo). Et là, seconde surprise de taille, sous 5cm de sédiments, se trouvait une sépulture d'un individu adulte en position de decubitus latéral, reposant apparemment, à une très mince couche de sédiment près, sur le substrat calcaire. Et ce, justement là où il forme avec la paroi, un congé de raccordement à grand rayon de courbure. C'est de fait, un emplacement "improbable", pour implanter une sépulture, vu l'épaisseur extrêmement faible du sédiment. Comme pour la sépulture précédente, aucun vestige mobilier ou ornement n'a été trouvé sur ou à proximité du corps. Simplement, à une vingtaine de cm à l'extérieur des pieds, on a pu distinguer deux galets plats, ressemblant à des lames simples d'herminette, mais ne comportant aucune trace ni de façonnage, ni à fortiori d'utilisation (voir repères sur photo). Les photos qui ont été faites à cette occasion ne sont malheureusement pas utilisables. Du fait que cette salle et tout spécialement cette partie, est relativement sombre, même les photos au flash qui ont été tentées alors, n'ont pas été réussies (voir photo-témoin).

La présence de cette sépulture, à cet endroit, pose plusieurs questions. En premier, on constate que les sépultures sont disposées toutes deux contre, sinon très près de la paroi rocheuse. Leur orientation approximative vers le Nord est la même. Ensuite, la position repliée du corps, qui semble simplement posée sur une mince couche de sédiment recouvrant le rocher et sous une couche elle-même relativement mince, indique que le corps, s'il a éventuellement été manipulé post mortem, n'aura pas du tout été démembré par cette opération. On peut alors penser aussi à un positionnement du corps dans une perspective de momification. Il faudra à la fois des fouilles complémentaires beaucoup plus précises, effectuées par des spécialistes et dotés d'un éclairage suffisant, pour préciser les conditions et le contexte de ces deux sépultures.

De toutes façons, ces deux sépultures intactes, sont les premières qui sont découvertes dans cette partie de Bornéo. Elles présentent des caractéristiques totalement différentes des vestiges funéraires des populations dites-austronésiennes qui incluent au moins des funérailles secondaires avec remaniement des os, calcinés ou non. Rappelons qu'on les plaçait dans des contenants particuliers, selon des rituels variables, mais possédant en commun au moins le regroupement des os une fois décharnés. Ce furent d'abord des jarres en terre cuite, puis, beaucoup plus tard, les nouveaux venus qu'on a génériquement nommés "Dayak", utilisèrent par la suite, des cercueils en bois sculptés. On se doit de citer aussi, pour mémoire, les jarres funéraires en pierre, de type mégalithique, du centre Est de Bornéo, dont l'archéologie précise reste à faire (Selato & Manguin, 1992).

On a donc selon toutes probabilités à faire à des squelettes de pré-

austronésiens, ce qui en l'état des connaissances, nous fournit enfin une opportunité exceptionnelle de pouvoir procéder à des analyses d'ADN. En effet, on connaît encore très peu de cas où l'on a pu exhumer des sépultures d'individus remontant aux populations issues du Pléistocène dans cette partie du Sud Est asiatique. Les questions que l'on se pose encore sur le processus de peuplement de cette partie du monde suscite donc beaucoup de questionnements qui s'expriment dans de nombreux colloques (voir IPPA Conference Proceedings). Et c'est là où le manque de données d'anthropologie physique concernant à la fois cette période et cette zone, est encore le plus crucial.

Etude plus précise du matériel:

Quelques objets sélectionnés ont fait l'objet de macro-photos, en particulier quelques coquilles qui ont des bords retouchés ont été utilisées comme outils (voir photo). Certains éclats de silex, plus ou moins finement retouchés eux aussi, présentent un lustrage d'utilisation caractéristique (photo). Ainsi que J. Espagne le précise, ils ont pu être utilisés pour la vannerie et plus précisément pour le rotin, ainsi que pour des activités agraires. Quant à distinguer si c'est pour moissonner du millet ou peut-être du riz, il nous manque encore pour ce terrain, des études expérimentales semblables à celles qui ont déjà été entreprises en Europe (Tixier & al. 1980) mais aussi, depuis peu aux Philippines (???). La question de l'apparition du riz et sous quelle forme de culture: sec ou en rizière, est toujours l'objet de débats entre spécialistes. On doit espérer que la conjonction de datations et d'études de tracéologie, permettra de préciser aussi pour cette partie du monde, l'apparition de quelques phases d'utilisation et de répartition de ces techniques de production vivrières.

La céramique, comme lors des missions précédentes est largement présente et a fourni une bonne quantité de tessons dont certains ont été plus particulièrement étudiés. Globalement la majeure partie des variantes observées précédemment a été retrouvée cette année, soit en surface, soit en stratigraphie. Seuls quelques motifs quelque peu différents sont apparus (voir photo). En particulier, on a un décor fait d'incisions curvilignes, qui aurait pu être réalisé avec le bord tranchant d'une coquille de bivalve, de type moule, qui a été appliqué sur un engobe brun lissé. L'autre motif imprimé, a créé un relief géométrique de type "labyrinthe" anguleux qui était déjà apparu, mais sous forme d'incisions (voir CR MAE 2001 et 02).

On a déjà pu noter que la céramique disparaît entre 15 et 60cm de profondeur, selon les cas. Les tessons les plus profonds/anciens étant jusqu'à présent, les décors au battoir cordé ou "grenu" plus ou moins gros. Si l'engobe rouge est fréquent lui aussi dans les couches les plus profondes, il n'y est en aucune manière systématiquement. On ne peut donc encore affirmer, comme pour d'autres sites du Nord et de l'Ouest de Bornéo, que

les céramiques les plus anciennes caractérisant l'ascendance austronésienne, sont ici, à engobe rouge.

Les peintures rupestres:

La signature du MOU avec les autorités administratives locales de Kalimantan-Est en Mai 2002 a précédé de peu, celle qui a été définitivement concrétisée avec la nouvelle Direction du Puslit Arkenas de Jakarta en Septembre 2003. Elle nous a permis de nous engager enfin d'un commun accord, dans la mise en œuvre consensuelle d'un programme d'investigations archéologiques d'abord dans la zone des Monts Marang qui présente à priori une richesse et un potentiel exceptionnels. La prospection menant à la découverte et à un complément d'inventaire des grottes ornées, qui mobilise des sommes importantes, occupe beaucoup de temps et présente de nombreux aléas, a donc été laissée temporairement de côté pour privilégier la mise en œuvre de chantiers de fouilles dont les données manquent encore le plus. Il nous est apparu plus important d'entreprendre immédiatement les fouilles nécessaires qui permettent de cerner avec une précision que les repérages de surface ne peuvent fournir, le contexte environnemental et culturel de cette zone.

De fait, les données accumulées depuis une dizaine d'années dans la trentaine de grottes ornées qui ont jusqu'à présent été répertoriées dans cette partie de Bornéo, sont en elles-mêmes importantes et suscitent déjà un grand nombre de questions. En particulier, bien que présentant des similitudes avec l'art rupestre du reste du monde, celui de Bornéo présente des particularités tout à fait exceptionnelles. Certaines combinaisons, de mains négatives notamment, sont jusqu'à présent uniques. Ce sont aussi bien leurs dispositions que le fait qu'elles soient parfois surpeintes de motifs spécifiquement différentiels, qui n'ont quasiment jamais été observées ailleurs (voir bibliographie).

Aussi, ai-je tenu à utiliser le maximum d'opportunités que j'ai pu obtenir, pour présenter les résultats de nos repérages de surface à la communauté nationale et internationale. Ceci, grâce notamment aux photo-remontages infographiques réalisées lors des prospections dans le cadre du Kalimanthrope, par Luc Henri Fage et ses collègues spéléologues.

De nombreuses lectures, rencontres et discussions avec des collègues spécialistes de l'Art Rupestre, m'ont ainsi permis d'affiner les hypothèses et conclusions auxquelles j'avais cru devoir aboutir. Encore que la finalité définitive de certains panneaux ornés qui ont été observés (Gua Jufri, Liang Kerim, ainsi que Gua Tham notamment) ne puisse encore être mieux précisée. La fonction de site à caractère religieux, rituel, initiatique et thérapeutique semble être la plus probable. La position d'ermitage retiré, hors et même loin des lieux de passage et de vie quotidienne et la relative difficulté d'accès imposent des conditions d'utilisation bien particulières.

Rappelons que les micro-carottages qui ont été réalisés dans ces cavités ont donné des résultats tout à fait à l'opposé de ceux fournis par les grottes des niveaux inférieurs. Ceux-ci avaient fourni les traces tangibles habituelles d'occupation des abris sous roche; ce que les fouilles entreprises depuis, à une plus grande échelle, ont largement confirmé.

Bien que le nombre de peintures répertoriées dans les 30 grottes, soit élevé: plus de 1500 empreintes de mains négatives et plus d'une centaine de représentations anthropo- et zoomorphes, dont les plus anciennes sont datées par défaut d'au moins 10.000 ans (voir bibliographie des rapports MAE précédents), une utilisation massive et continue de ces lieux ne peut être réalistement envisagée. Même si les cérémonies ou pratiques de ces lieux ont peu à peu disparu, il y aurait moins de 5.000 ans, après l'arrivée des Austronésiens – ce qui est loin d'être démontré- une utilisation régulière et à peu près continue antérieure, avec l'inscription des glyphes qui les caractérisent, en auraient produit encore plus. On doit donc penser à des rituels d'une fréquence et d'une intensité d'expression picturale moindres, de l'ordre d'une par génération. Une cérémonie par génération et parfois moins, sont des rythmes assez courants chez les populations de chasseurs-cueilleurs, du moins dans les conditions dans lesquels on a pu les observer à la fin du 19^{ème} siècle et jusqu'au milieu du 20^{ème}. Si les explications de type chamanique qui ont été avancées récemment, ont provoqué des réactions de défiance, pour cette interprétation (Clottes, 2002) trop difficilement généraliste, on peut en conserver quelques éléments qui pourraient concorder et combiner un plus grand nombre de données. En effet, la lecture de récits ethnographiques et la confrontation avec quelques spécialistes du chamanisme, ainsi que ses variantes s'appliquant aussi bien aux individus qu'à l'ensemble de la communauté, amènent à penser que ces lieux auraient pu être dévolus à des actions individuelles. En pratique, lieux de réclusion choisie ou imposée, écoles de chamanisme, "magistères" ou ermitages à vocation thérapeutique, les grottes ornées de Bornéo ont inscrit leur particularisme, tout en s'intégrant parfaitement dans les catégories structurelles des autres communautés environnantes. Semblables par certains motifs et certaines répartitions ou dispositions à celles des Aborigènes d'Australie, elles n'en ont pas pris –ou gardé?- les modalités d'usage qui en font là bas, plutôt des lieux publics, où la communication visuelle est institutionnalisée. Semblables aussi, par beaucoup de points, aux peintures de Sulawesi (Leang Burung) ou des Molucques (Kei Kecil) et Timor ainsi que, dans une moindre mesure, de celles de la McLuer Bay, au Nord-Ouest de l'île de la Nouvelle Guinée, elles s'en différencient notablement. Ce n'est pas par hasard, si la majorité de ces peintures ont été jusqu'à présent attribuées aux Austronésiens, leur donnant ainsi une ancienneté inférieure à 5.000 ans.

Inféodée en quelque sorte à son/ses officiant(s), les grottes de Kalimantan Est, présentent les mêmes caractéristiques de convergence et de divergence/différenciation que les communautés qui en ont fait usage. Elles possèdent de nombreux traits communs et d'autres, tout aussi nombreux, qui les différencient. L'exemple des peintures corporelles qui à la fois incluent et distinguent les individus et qui en outre, tiennent à affirmer des qualités ou donner à voir même un talent esthétique indéniables, peut s'appliquer à ces grottes. Et si le terme souvent inconditionnellement employé d'"Art rupestre" pour toute expression graphique d'ancienneté archéologique, peut parfois sembler usurpé, les combinaisons élémentaires des mains négatives de Bornéo l'autorisent pleinement. J'ai déjà employé le terme de "degré zéro de l'esthétique", pour caractériser l'effet produit par la simple juxtaposition particulière des mains de Gua Masri ou d'Illas Kenceng. C'est là une des caractéristiques des grottes ornées de Bornéo: dans au moins deux d'entre elles, dont les grottes jumelles, Masri 1 & 2 qui en ont près de 300, il n'y a que des mains négatives, à l'exclusion de tout autre (à une petite représentation zoomorphe près, à Gua Ham, qui en contient au moins 365) Le motif à la fois réaliste -les mains représentées, correspondent en tout état de cause à une/des vraies mains- et à la fois éminemment symbolique, puisque ces mains, ayant été créées par un processus technique de figuration indirect, n'en sont pas stricto sensu, est le plus commun à l'ensemble de l'humanité, et ce, depuis "la nuit des temps". Ici, à Bornéo, figuration symbolique et expression esthétique réduites à leurs plus élémentaires constituants en ne faisant qu'un, confirment bien leur inscription dans la lignée des grands sites mondiaux. Disposant avec leur environnement karstique exceptionnel d'un contexte naturel qu'il est plus que temps de protéger, les grottes et la forêt des monts Marang constituent un ensemble homogène et unique qui mérite d'être au minimum sauvegardé.

Les contacts avec les responsables de l'UNESCO tant à Paris qu'à Jakarta, tributaires des changements de directives, d'orientations générales ou de personnels ont quelque peu retardé l'avancement du dossier auprès des instances officielles, mais il avance cependant au fur et à mesure des disponibilités qui se présentent.
